

Un portrait du syphiligraphe Alfred FOURNIER dans un tableau de Toulouse-Lautrec (*)

par Pierre DUREL

Ce qui concerne Toulouse-Lautrec est toujours actuel et, pour les syphiligraphes, ce qui concerne Alfred Fournier l'est également ; c'est donc bien volontiers que je réponds à l'invitation de notre Secrétaire général pour rapporter une petite curiosité médico-picturale qui se résume ainsi : la dernière toile de Toulouse-Lautrec, « Un examen à la Faculté de Médecine », représente la soutenance de thèse de Tapié de Céleyran où l'on voit, dans le jury, le Professeur A. Fournier... lequel ne faisait pas partie du jury de thèse du candidat.

Il existe au Musée d'Albi un tableau 79 × 63 cm) qui est reproduit dans la plupart des ouvrages sur Toulouse-Lautrec et, en particulier, dans le livre remarquable de Huisman et Mme Dortu : « Lautrec par Lautrec », publié en 1964. Les auteurs indiquent : « *Gabriel Tapié, à gauche, de dos, soutient sa thèse de doctorat devant les Professeurs Wurtz, à droite, et Fournier, au centre. Ce tableau, peint en juillet 1901, est la dernière œuvre exécutée par Lautrec.* »

Jacques Lassaigne, dans son « Lautrec » de chez Skira, le commente ainsi, et je n'aurais pas la prétention d'y ajouter : « *Dans une salle de la Faculté à la lumière parcimonieuse, Gabriel Tapié de Céleyran passe sa thèse de doctorat devant les Professeurs Wurtz et Fournier. L'harmonie des verts et des noirs est trouée par des rouges violents, sur les toges et les visages. Ceux-ci sont façonnés de larges touches colorées, posées selon une technique toute nouvelle qui annonce celle de Rouault. On remarquera, au premier plan, les mains énormes des personnages d'un dessin prodigieusement fouillé.* »

(*) Communication présentée à la séance du 27 septembre 1974 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

Toulouse-Lautrec est mort au Château de Malromé, le 9 septembre 1901, paralysé, épuisé. Il avait 37 ans.

Après cette toile, Toulouse-Lautrec n'a laissé qu'un ou deux tableaux inachevés ; il s'agit donc, pratiquement, de sa dernière œuvre, ce qui lui donne une valeur sentimentale particulière.

Cette toile m'avait frappé pour plusieurs raisons, et M. Edouard Julien, Conservateur du Musée et auteur de plusieurs monographies sur Toulouse-Lautrec, avait bien voulu m'autoriser à la faire reproduire pour la faire mieux connaître à mes collègues syphiligraphes.

**

Revenons aux personnages :

— *Gabriel Tapié de Céleyran*, né en 1869, était, on le sait, le cousin germain d'Henri de Toulouse-Lautrec et son cadet de 5 ans. En effet, le père de Toulouse-Lautrec, le Comte Alphonse de Toulouse-Lautrec, avait épousé Adèle Tapié de Céleyran dont le frère, Amédée, avait épousé la sœur d'Alphonse de Toulouse-Lautrec. De cette dernière union étaient nés quatorze enfants, dont Gabriel.

Henri et Gabriel furent très liés et le médecin accourut, en particulier, à Malromé, lorsque le peintre se mourait.

G. Tapié de Céleyran soutint sa thèse à Paris, le 15 mars 1899, sur « Un cas d'élytrocèle postérieure ».

Le Delamare indique : « Elytrocèle, syn. *entérocèle vaginale*. Hernie de l'intestin descendu dans le cul-de-sac de Douglas et refoulant la paroi vaginale à travers la vulve. »

Dans l'élytrocèle, il y a un sac péritonéal interposé entre l'intestin et la paroi vaginale, sac qui n'existe pas dans le colpocèle.

La thèse a 40 pages, c'est — me semble-t-il — une étude succincte mais sérieuse qui rapporte également les observations recueillies (18 en tout) chez Péan.

L'auteur signale que l'étranglement est possible, mais insiste surtout sur les dangers de dystocie en cas de grossesse associée. Le traitement de choix est la cure radicale, suivie de colpo-périnéoraphie.

Le jury de la thèse comprenait le Professeur Tillaux, Président, le Professeur Landouzy, les Agrégés Legueu et Wurtz, *mais pas Fournier* ; le procès-verbal de la soutenance n'est d'ailleurs signé que par les quatre personnalités précitées.

Le tableau montre trois personnages (*): le candidat, qui présente son profil droit, Wurtz à droite, puissant et barbu, revêtu de sa robe d'agrégé, et Fournier au centre, avec sa tête assez rectangulaire, une moustache peu importante pour l'époque et une petite mouche au menton.

Fournier était exigeant sur la tenue, il portait toujours, à Paris, la jaquette ou la redingote (avec chapeau haut de forme); il est peu vraisemblable qu'il n'eut pas revêtu sa toge rouge pour siéger dans un jury. Or, Toulouse-Lautrec l'a peint « en civil », ceci donne déjà l'impression de « pièce rapportée ».

— *Robert Wurtz* était né en 1848 (mort en 1919). Il était bactériologiste et hygiéniste, célibataire endurci et grand chasseur de fauves bien avant les safaris organisés. Il était le fils de Charles-Adolphe Wurtz, chimiste célèbre, fondateur de la théorie atomique (1878). Le Professeur agrégé R. Wurtz s'intéressait beaucoup à la pathologie exotique, humaine et animale, et, au moment de la thèse de Tapié de Céleyran, il revenait d'un séjour de 18 mois en Abyssinie pour y organiser la lutte contre la peste bovine. Il accomplit aussi des missions en Afrique occidentale pour étudier les trypanosomiasés.

Wurtz a été l'un des fondateurs de l'École de Médecine coloniale de Paris; membre de l'Académie de Médecine, il eut à diriger l'Institut Supérieur de Vaccine.

Son identité, dans le tableau, ne pose pas de problème. La notice nécrologique que L. Tanon a rédigée dans la *Presse Médicale* comporte une photographie où on le reconnaît bien. Il se trouve aussi que, du fait de liens de famille, nous avons de lui un portrait peint par Laure Brouardel qui facilite l'identification, s'il en est besoin.

— Parlons maintenant du personnage du centre, d'*Alfred Fournier*. D'abord, est-ce bien Fournier, dont la présence est surprenante dans le jury d'une thèse de chirurgie présidée par le chirurgien Tillaux? Le Dr Devoisins, Vice-Président de la Commission administrative du Musée Toulouse-Lautrec, en doute; cette opinion mérite évidemment considération, mais elle paraît isolée.

Nous avons vu que Huisman et Mme Dortu ainsi que Lassaingne sont affirmatifs.

J'ai montré la reproduction du tableau de 1901 à plusieurs médecins qui avaient fréquenté A. Fournier, et ils ont considéré qu'il s'agissait bien de cet éminent syphiligraphie.

On connaît plusieurs représentations de Fournier :

L'Institut Fournier possède un grand portrait signé par Léon Bonnat (1893).

(*) On voit l'occiput d'une quatrième personne, tout à fait à gauche, apparemment revêtue d'une robe d'agrégé, mais qu'on ne peut identifier.

Il existe plusieurs photographies : le Musée de l'Hôpital Saint-Louis où nous sommes aujourd'hui, en possède trois ; deux sont d'ailleurs des épreuves du même cliché, on a gardé la seconde parce qu'elle est dédiée à E. Gaucher (qui lui succédera dans la chaire) ; la troisième est touchante : c'est la photographie du premier Congrès International de Dermatologie (Paris, 1889) où l'on voit Ph. Ricord poser sa main droite sur celle du Professeur A. Hardy et sa main gauche sur celle de son brillant élève et successeur, A. Fournier.

La caricature ne l'avait pas oublié : il y en a une dans un numéro de « Chanteclair » de 1908 où l'on voit Fournier brandir seringue et speculum vers un pauvre Cupidon bien défraîchi par ses malheurs ; il y en a une autre, de Taupin, où Fournier armé de grands ciseaux coupe les ailes à l'Amour.

Il y a aussi la médaille jubilaire de Fournier dont le revers montre également le Dieu de l'Amour mais, cette fois, envoyant un baiser à Fournier pour le remercier de l'avoir guéri.

Enfin, sur l'instigation de la Ligue Nationale Française contre le Péril Vénérien, l'Administration des Postes a mis en vente, deux années de suite, 1946-1947, un timbre représentant Fournier et dont la surtaxe de 3 anciens francs a servi à financer les campagnes antivénériennes de la Ligue.

Dans ces diverses représentations, on retrouve les traits du tableau, avec la forme générale du visage, la moustache et la petite mouche.

Tout ceci me paraît servir ceux qui reconnaissent Alfred Fournier dans le tableau de Lautrec.

Comme le jury n'est pas représenté au complet, on ne peut savoir si Toulouse-Lautrec a mis Fournier à la place d'une autre personnalité ou pas. Tout laisse penser que Toulouse-Lautrec avait pris des notes picturales sur Fournier à une occasion ou à une autre et que, peignant deux ans après la soutenance, il s'en est servi pour « meubler » d'un personnage important — à qui il avait sans doute quelque raison de marquer sa reconnaissance — le tableau célébrant un moment solennel de la vie de son cousin.

C'est qu'en effet, Fournier (1832-1914) était un personnage très important, dont le souvenir n'est d'ailleurs pas estompé puisque dans le numéro de juin de cette année, du *British Journal of Venereal Disease*, Waugh, de Londres, lui consacre un article de 5 pages.

D'ailleurs, ne sommes-nous pas aujourd'hui même à l'Hôpital Saint-Louis, dont l'adresse est : 2, *place du Docteur-Alfred-Fournier* ?

Les travaux de Fournier ont eu un retentissement mondial et une immense influence sur la syphiligraphie. Au tout début de ma spécialisation, j'avais été saisi d'un enthousiasme de néophyte devant la clairvoyance et la précision d'observation de ce Maître et j'en avais relevé les principaux traits dans un petit article... écrit il y a 42 ans !

J'en exhume quelques passages :

« Fournier ne connaissait pas le tréponème, il écrivait cependant : « *La syphilis résulte d'une contagion, d'une inoculation, de la pénétration*

matérielle d'une substance virulente dans l'organisme, le premier phénomène qui résulte de cette contagion se manifeste toujours au lieu même où a pénétré la matière virulente. En ce lieu et non ailleurs. »

La notion d'incubation était vague et l'allure générale de la maladie imprécise, Fournier intervient pour dire : *« Jamais — jamais, j'insiste à dessein — la lésion première n'est apparue immédiatement, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni même dans la première semaine. Ce n'est que plus tard, après un stage d'élaboration silencieux plus ou moins prolongé. La syphilis évolue donc par actes et entr'actes. »*

La question de la contagion de la syphilis n'était pas encore bien précisée au temps de Fournier, il écrivait alors : *« Oui, sans la moindre réserve, sans la moindre arrière-pensée, oui, les syphilides muqueuses et d'une façon plus générale encore, les accidents secondaires de forme suppurative possèdent la faculté contagieuse. Je vais même plus loin pour ma part, et je n'hésite pas à vous dire : c'est à cet ordre d'accidents que s'alimente surtout la vérole ; ce sont les syphilides muqueuses que, plus que tout autre symptôme syphilitique, fomentent et perpétuent la syphilis dans notre société. »*

Fournier était contre l'excision du chancre, excision que son Maître Ricord préconisait encore. On disait : le chancre est à la vérole ce que la morsure du chien enragé est à la rage, cautérisez cette morsure, vous prévenez la rage ; cautérisez le chancre, vous prévenez la vérole.

Fournier s'insurge : *« Cette comparaison pêche par la base. Ce qui est l'analogie de la morsure, c'est le coït ; le chancre c'est la rage déclarée et confirmée. La vérole est née avec le chancre, très certainement même elle est née avant lui, avec l'absorption du virus dans la contagion : supprimer le chancre n'est pas supprimer la diathèse. »*

Ne reprenons pas la description des lésions elles-mêmes, elles sont d'une telle précision et d'une telle concision que les auteurs modernes ne font que les reproduire ou les paraphraser.

On sait que c'est Fournier qui a démontré, malgré les critiques parfois acides des neurologues, l'origine syphilitique de la paralysie générale et du tabes : *« La P.G.P. a pour cause constante la syphilis ; une cause presque constante, l'insuffisance du traitement anti-syphilitique. »*

Lorsque Fournier insistait sur l'étiologie syphilitique du tabes, un de ses maîtres lui dit : *« Je crains bien, mon cher ami, qu'avec votre tabes d'origine syphilitique, vous ne vous soyez mis sur les bras une mauvaise affaire. »* « L'affaire » n'a pas trop mal marché depuis, cependant !

Les fonctions et les honneurs jalonnèrent la carrière de Fournier. Il n'existait pas, à l'époque, de chaires spécialisées (elles furent créées en 1877). Fournier, agrégé, dispensa cependant un enseignement vénérologique lorsqu'il était Chef de service à l'Hôpital Lourcine qui eut une large audience. Il le continua lorsqu'il fut nommé à Saint-Louis et le développa quand il fut

nommé professeur, en 1880, et que fut créée la « *Chaire de clinique des maladies cutanées et syphilitiques* » dont il devint ainsi le premier titulaire. Il fut un des fondateurs de la Société Française de Dermatologie et de Syphiligraphie, ainsi que de la Société de Prophylaxie sanitaire et morale (1901) qui connut des débats passionnés et joua un grand rôle dans la lutte contre les maladies vénériennes. Fournier fut élu à l'Académie de Médecine en 1879.

Le prestige de Fournier resta tel que lorsqu'il fut décidé de créer un Institut de Recherches et d'Application consacré aux maladies vénériennes, on l'appela tout naturellement « *Institut Alfred Fournier* ». Cet Institut (25, boulevard Saint-Jacques - XIV^e), inauguré d'ailleurs en 1932 lors de la célébration du centenaire de la naissance de Fournier, est le siège de diverses sociétés nationales et internationales de lutte antivénérienne, il abrite d'importants laboratoires d'où sont sortis des travaux mondialement connus.

**

Comme on le voit, Toulouse-Lautrec a bien eu raison de nous laisser un portrait d'une personnalité de la taille de Fournier... même si nous ne savons pas très bien comment celui-ci se trouve figurer à la soutenance d'une thèse à laquelle il n'était pas présent.

BIBLIOGRAPHIE

- DUREL P. — L'enseignement de A. Fournier - *Sciences et thérapeutique*, Paris, mai 1932, 2, 3-6.
- GOUGEROT H. et L. BRODIER. — L'Hôpital Saint-Louis et la Clinique d'Alfred Fournier - Peyronnet éd., Paris, 1932.
- HUISMAN P. et M.G. DORTU. — Lautrec par Lautrec - Edita Lausanne, 1964 (distributeur en France : La Bibliothèque des Arts, Paris).
- LASSAIGNE J. — Lautrec - Skira éd., Genève, 1953.
- TANON L. — Notice sur R. Wurtz - *Presse Méd.*, 1919, n° 64, 616-617.
- WAUGH M.A. — *Brit. J. Vener. Dis.*, 1974, 50, 232-36.